

Daesh a besoin des femmes pour fonder une société

En mars dernier, la presse française en avait fait ses gros titres : pour la première fois depuis sa création, les appels recueillis ce mois-là par le numéro vert de la plateforme de signalement au djihad mentionnaient davantage de femmes que d'hommes en instance de départ – supposée ou réelle – vers l'Irak ou la Syrie. Dans les faits, cependant, les femmes restent minoritaires parmi les djihadistes : selon les chiffres officiels, elles représenteraient un (petit) cinquième des Belges actuellement présents au Moyen-Orient (48 sur 272) mais un bon tiers des Français (197 sur 571).

Récemment, Farhad Khosrokhavar, directeur de recherches à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris) estimait qu'« un bon millier des 3.000 à 4.000 Européens partis combattre sont des femmes ». Une proportion passablement stable – il se trouverait seulement qu'on en parle plus qu'avant –, selon Géraldine Casutt, doctorante en sociologie des religions à l'Université de Fribourg (Suisse) et à l'EHESS, qui consacre sa thèse au djihadisme féminin en tentant de comprendre ce qui peut bien séduire les femmes dans une idéologie qui, vue d'ici, fait si peu de cas de ce qu'elles sont.

« La même porte d'entrée »

« En fait, explique-t-elle, leurs motivations ne sont pas différentes de celles des hommes. C'est la même porte d'entrée. Ce sont les mêmes révoltes. Ce qui change, c'est comment on se représente en tant que femme ou en tant qu'homme dans cette idéologie. »

Selon la doctrine de Daesh, la femme n'est pas soumise à l'homme : elle lui est complémentaire. Ils ont, l'un et l'autre, une place et des tâches distinctes qui leur incombent dès lors qu'elles leur ont été assignées par Dieu. Il y aurait, dans cette idéo-

logie, une forme de stabilité archaïque qui séduirait ces femmes-là : loin de recevoir cette doctrine comme une aliénation, elles la ressentent comme une émancipation, convaincues que c'est le modèle occidental qui, en définitive, soumet la femme à l'homme.

Récemment, l'islamologue Mathieu Guidère évoquait sur le site de *20 Minutes* « de véritables chargés de communication qui s'occupent de recruter en ligne les jeunes femmes intéressées ». Pour Géraldine Casutt, les zéloteurs de Daesh n'ont même pas à se donner cette peine, puisque c'est la même révolte qui pousse hommes et femmes à prendre le chemin du djihad : « Ils invitent d'ailleurs indifféremment "leurs frères et leurs sœurs" à les rejoindre en Syrie ou en Irak », observe-t-elle.

Parce que l'État islamique a besoin des femmes. Pas pour combattre – dans cette forme de division des tâches inspirée par Dieu, la guerre est l'affaire des seuls hommes –, mais « pour fonder une société dans une optique de pérennisation », explique Géraldine Casutt : il revient aux femmes de mettre au monde la nouvelle génération et de lui donner une éducation encore plus radicale.

« Un vrai projet sociétal »

Parvenues en Irak ou en Syrie, elles mènent l'existence qui est celle de toutes les femmes dans n'importe quel régime où la charia est appliquée – à ce bémol près qu'à leurs yeux, l'État islamique est le seul à pratiquer la charia. « A l'inverse des Yézidis (NDLR : minorité kurdophone persécutée par les combattants de l'État islamique), les femmes occidentales ne sont pas réduites en esclavage sexuel, dit

Géraldine Casutt. Certains parmi les djihadistes maltraitent leurs épouses mais sans doute ceux-là l'auraient-ils fait dans tous les cas de figure, quand bien même ils n'auraient pas été djihadistes. »

Des groupes radicaux comme les talibans, Boko Haram et, plus récemment, les islamistes shebab en Somalie, auraient commencé à leur tour à recruter des femmes, selon Mia Melissa Bloom (Université du Massachusetts) qui s'exprimait voilà peu sur Euronews.

« Mais cela représente très peu de femmes, comparé à l'État islamique qui a pour lui d'être passablement facile d'accès, de compter de nombreux Occidentaux dans sa hiérarchie et, surtout, de proposer un véritable projet sociétal : il se pose comme un modèle de société alternatif qui s'oppose à celui de l'Occident, lequel est inéluctablement voué à l'échec puisqu'il n'est pas fondé sur des préceptes tenus de Dieu », explique encore Géraldine Casutt.

Comment expliquer l'utilisation de femmes kamikazes dans un système où le principe de complémentarité réserve aux seuls hommes les choses de la guerre ?

« C'est parfois le signe d'un déséquilibre au sein d'un groupe où les hommes viennent à manquer, dit Géraldine Casutt. C'est parfois, aussi, purement stratégique : on espère pouvoir, de la sorte, tromper plus facilement la vigilance de la cible : on s'attend moins à voir une femme déclencher une ceinture d'explosifs en public. Le procédé a en outre pour effet d'accroître le sentiment de peur en instillant le sentiment que le danger peut venir de partout. »

Et que la mort peut prendre les traits d'une jeune femme. ■

STÉPHANE DETAILLE

LES FAITS

Plus d'un cinquième des djihadistes qui partent en Syrie et en Irak pour rejoindre Daesh sont des femmes. Selon les spécialistes, la porte d'entrée idéologique et le cheminement vers la radicalisation

Eagles of Death Metal s'exprime

A l'occasion de la sortie de son nouvel album, *Zipper Down*, le groupe Eagles of Death Metal donnait son premier concert en France, ce vendredi 13 novembre. Alors qu'il se produisait au Bataclan, trois terroristes se sont introduits dans la salle de concert, tuant 89 de leurs fans...
Ce mercredi 18 novembre et

KAMIKAZE

Une première en France

La femme qui, mercredi à l'aube, s'est fait exploser au début de l'assaut des forces de l'ordre en activant son gilet explosif, est la première kamikaze à agir de la sorte sur le sol français, voire

sont les mêmes, quel que soit le sexe des radicalisés : « C'est la même révolte qui pousse hommes et femmes à prendre le chemin du djihad. Les zéloteurs invitent d'ailleurs indifféremment "leurs frères et leurs sœurs" à les rejoindre en Syrie ou en Irak ». Si l'Etat islamique ne leur confère pas le rôle de prendre les armes, ce dernier est réservé aux hommes, on en re-

trouve néanmoins en combattantes. Par exemple, une kamikaze telle que celle qu'avait imaginée - de manière quasi prémonitoire - l'auteur de BD Yslaire dans « Le ciel au-dessus de Bruxelles ». Juste de l'imaginaire. Tout le contraire de la kamikaze - qui serait la cousine d'Abdelhamid Abaaoud - qui, elle, a actionné sa ceinture explosive à Saint-Denis.

pour la première fois depuis les attentats, les membres du groupe américain se sont officiellement exprimés. Sur leur page Facebook, ils livrent un message plein d'amour : « Même si nous sommes sains et saufs à la maison, nous sommes horrifiés et tentons encore de comprendre ce qui s'est passé en France. Avant tout, nos pensées et nos cœurs vont à notre frère Nick Alexander, nos camarades de maison de

disques Thomas Ayad, Marie Mosser et Manu Perez, à tous les amis et fans dont les vies ont été fauchées à Paris, ainsi qu'à leurs proches. Bien qu'unis dans la douleur avec les victimes, les fans, les familles, les Parisiens et tous ceux touchés par le terrorisme, nous sommes fiers d'être debout ensemble, avec notre nouvelle famille. » (soirmag)

même en Europe. De fortes présomptions indiquent qu'il s'agit de la cousine d'Abdelhamid Abaaoud. Une telle pratique - intervenue dans des circonstances qui ne sont pas encore éclaircies -, menée par une personne de sexe féminin, est par ailleurs très rare, même au sein de Daesh, comme l'expliquerait

ensuite le journaliste spécialisé David Thompson. On se souviendra qu'une femme belge, Muriel Degauque, née à Monceau-sur-Sambre en 1967, avait été la première femme d'origine européenne à avoir perpétré un attentat-suicide au nom de l'islam : c'était à Bakouba, en Irak, le 9 novembre 2005.

ST.D.

« On attend que la bombe explose »

l'histoire résonnaient les paroles d'*Imagine*, la chanson désormais indissociable des attentats de Paris. Bernard Yslaire ne croit pas dans la prémonition mais dans la lucidité du regard.

« Le ciel au-dessus de Bruxelles » traitait des montées de l'intolérance, du terrorisme, de la violence... Ce qui nous arrive aujourd'hui était déjà prévisible il y a dix ans ?

On vivait dans le déni ambiant. Il régnait une véritable omertà politique sur ce sujet. Il n'y avait pas de problème à Bruxelles et on découvre tout à coup, aujourd'hui, que Molenbeek est un foyer de terrorisme. Je me suis servi de rencontres, d'observations pour pousser chacun à s'interroger. J'appartiens à la culture soixante-huitarde, celle de « Touche pas à mon pote ». Et j'ai vu un Bruxelles plus cru, plus compliqué. Je voulais ouvrir le débat. La question de savoir comment on arrive dans le

terrorisme est centrale dans le livre, mais personne n'a voulu en parler. On ne nomme pas les choses. On attend que la bombe explose. Mon angoisse en dessinant cette histoire était que tout cela se produise.

En choisissant de faire de votre kamikaze une jeune femme, Fadya, vous vouliez rompre un autre tabou ?

Je suis parti du constat inquiétant que la plupart des terroristes sont jeunes. Derrière la foi, se cache une motivation romantique et rebelle, une fascination pour la mort. Se faire exploser est une manière d'atteindre la pureté absolue. J'ai lu des témoignages de jeunes terroristes qui avouaient n'avoir d'autres motivations que de vivre un conte de fées, d'être « belles » et de posséder « le plus beau GSM ». C'est terrifiant. Ces jeunes se fabriquent un monde factice à travers les médias télévisés. On y voit le président des Etats-

Unis, George Bush, se donner un coup de peigne avant de déclencher la guerre, montrant par là qu'il se soucie plus de son image que des morts. J'ai poussé l'honnêteté intellectuelle jusqu'à ne faire figurer dans les cases que de vraies images télévisées, parce que je voulais être responsable dans mon récit. De la même manière, Fadya est une gamine née ici, parce que la guerre au terrorisme n'est pas une chose lointaine.

L'intuition du choc entre le radicalisme de la foi et le pacifisme d'« Imagine » était aussi prémonitoire ?

L'islam radical a un problème avec les musulmans occidentalisés. Il voudrait les faire revenir en arrière. Des problèmes d'intégration et d'intolérance se greffent là-dessus pour pousser à la radicalisation. La chanson « Imagine », c'est une autre vision du monde : une extraordinaire invitation à l'amour pour éviter la contagion des fous de Dieu. ■

Propos recueillis par
DANIEL COUVREUR